

Anthropologie historique des traditions universitaires de Coimbra et Salamanca: l'exemple de l'investiture du docteur¹

Anibal G. Frias

Le doctorat solennel peut être envisagé comme un cérémonial d'investiture universitaire. À ce titre, il est décomposable en trois séquences cérémonielles comportant chacune plusieurs phases rituelles de nature différente. Les sphères entremêlées du symbolique et de l'expressivité doivent être prises en compte car elles sont partout présentes ; tout en configurant les pratiques formalisées, elles leur confèrent une épaisseur signifiante et sensible ainsi qu'une transcendance en relevant de la sacralité et de la consécration. L'investiture du docteur met en jeu divers répertoires : la parole, les gestes, les objets emblématiques, et plusieurs dimensions : l'espace, les places et les postures, le témoignage et la mémoire. Toute la corporation lettrée se trouve, sinon impliquée, du moins interpellée par le caractère communautaire, l'idéologie et les images diffusées, l'aspect public de l'événement et enfin par ce qu'il induit en matière de réajustements formels de la hiérarchie (rangs, conduites, nomination).

Il ne me semble pas nécessaire de trop insister sur la théorie des rites de passage pour deux raisons : formalisée par Arnold Van Gennep en 1909, elle est devenue une référence canonique dans les sciences sociales et surtout – comme élément de méthode – elle sera discutée à travers sa mise en œuvre. Retenons à ce stade un point important. Van Gennep (1981) observe un aspect intéressant pour notre objet : les séquences rituelles, enchaînées dans le temps et selon un certain ordre, " ne sont pas également développées [...] dans un même ensemble cérémoniel ". Des éléments de ce schéma sont ou sous-accentués, voire absents, ou sur-accentués, non seulement pour tel rituel particulier mais à un moment donné. Aussi, certains traits du doctorat solennel actuel étant devenus ténus, en se transformant, il sera utile de recourir à une double perspective comparatiste, au plan diachronique (le doctorat à Coimbra hier et aujourd'hui) et à l'échelle ibérique (le doctorat à Coimbra et à Salamanca) afin d'éclairer sa structure logique

à l'aune de sa dynamique historique. Par ailleurs, les années 1920, portée par un processus de rationalisation, voient se dissocier deux opérations jusque-là conjointes, l'épreuve scientifique et l'investiture. Cette dernière est depuis devenue symbolique au sens où elle n'est plus obligatoire pour l'acquisition du grade et aussi parce qu'elle a fini par glisser vers une " cérémonie de commémoration " ou de " confraternisation " (Torgal, 1993a : 305). Pour des raisons tenant à la ligne argumentative et parce qu'ils sont très proches en matière de protocole², les références factuelles seront faites aux doctorats solennel et honoris causa, en les considérant comme une unité sociologique – tout en notant certaines différences.

La trame séquentielle des passages ne paraît pas incompatible avec l'instauration d'une distinction sociale par le biais d'une performativité autorisée (Bourdieu, 1985). La classification descriptive des faits rituels de Van Gennep et la fonction instituante des actes chez Bourdieu, doivent être complétées par l'étude de l'expression symbolique de l'ordre cérémoniel, jamais entreprise. En observant de près le déroulement du doctorat solennel, il est possible de distinguer empiriquement, et de les isoler logiquement, les trois phases du rituel de passage énoncées par Van Gennep (1981 : 14 et 27) : rites de séparation exerçant une coupure avec le monde extérieur (I), rites de marge exécutés pendant le stade liminaire (II) et rites d'agrégation entraînant l'incorporation d'un nouveau membre dans un groupe social (III). L'analyse de l'imposition solennelle des insignes doctorales à Coimbra et à Salamanca est envisagée à partir d'une anthropologie symbolique de l'ordre universitaire, située dans une perspective historique³.

I- SÉPARATION

Si la soutenance de thèse s'effectue un jour de la semaine, sa version cérémonielle se déroule,

1) J'exprime ma gratitude au Centro de Estudos Ibéricos qui a financé cette recherche. Je tiens à remercier le Prof. Luis Rodríguez-San Pedro qui m'a offert des documents relatifs aux cérémonies universitaires de Salamanca, ainsi que le Prof. Luis Reis Torgal, dont l'œuvre et le soutien ont stimulé ce travail.

2) Le protocole du doctorat solennel/doctorat honoris causa de Coimbra est consultable en annexe à l'article central de Torgal (1993a).

3) Le second volume sous presse de la Historia de la Universidad de Salamanca, dirigé par Luis Rodríguez-San Pedro Bezares (2004), contient une partie sur le cérémonial académique, que je n'ai pu consulter.

préférentiellement, un jour férié ou à un autre moment spécial. À Coimbra, jusqu'au XVIII^e siècle, ce " grand acte " survient un jour saint (Figueiredo, 1996 : 168). Aujourd'hui, si des Impositions des insignes doctorales sont réalisées en semaine, c'est le dimanche qui est choisi par un groupe de sept enseignants et chercheurs de la Faculté de Sciences et technologie (Jornal de Coimbra, 2/3/1988) ou par quatre de Droit (Diário de Coimbra, 25/5/2003). À Salamanca, l'investiture des nouveaux docteurs de l'année (un représentant par Faculté) a longtemps eu lieu le même jour que l'Ouverture solennelle avant de se dérouler, à partir de 1984, le 28 janvier, le jour de la Saint Thomas d'Aquin (Villar, 1990 : 209).

Par nécessité de structure, tout rituel se déroule conformément à un scénario pourvu d'un commencement et d'une fin ; lequel est lié, selon un impératif d'efficacité symbolique, à un lieu précis. Le " jour fixé par l'université ", stipule le protocole de Coimbra, les enseignants et les étudiants sont " appelés " par le biais des cloches de la Tour universitaire, à se rendre au lieu habituel de rencontre, là où prend forme le défilé. Depuis 1910, le point de départ du cortège de la corporation universitaire, tout en restant dans le patio, s'est déplacé de la chapelle⁴ vers la majestueuse Biblioteca joanina, passant d'un temple religieux à une cathédrale de la culture. Cette translation ne perd rien en sacralité puisque, en cet endroit, les personnes présentes se placent sous la protection du roi João V représenté par un portrait " christique " localisé au fond de l'édifice, sous lequel patientent les candidats à l'investiture. Ce lieu contient l'un des principaux emblèmes des docteurs (comme nous le verrons) où ils se reconnaissent et se réfléchissent : le livre. Si le cortège coimbrois s'ébranle à un geste du *secretário geral* de l'Université, officiant en maître de cérémonie, à Salamanca, le moment du départ est davantage fixé et symbolique : regroupé dans une salle de cours historique (Aula Francisco de Salinas), aux trois " forts coups de sceptre sur le sol " donnés par le *bedel mayor*, la cérémonie démarre. Ces signaux sonores relèvent de la scène dramatique et, plus lointainement sans doute, de l'acte magique, parfois accompagné d'une formule, qui licite un théâtre d'actions.

L'isolement du ou des individus à " initier " n'est pas apparent à Coimbra. En dehors du fait que c'est l'ensemble des " acteurs " du cérémonial qui se trouvent séparés du monde profane (des non-docteurs et des *futricas*) dans la Biblioteca

4) Il a pu se réunir à la fin du XIX^e siècle avec la pous-sée républicaine dans l'observatoire astronomique (Figueiredo, 1996 : 169). C'est la cathédrale qui a longtemps accueilli la célébration des nouveaux gradés, à l'image du pouvoir religieux du chancelier sur l'Université.

joanina. Le détour par l'Espagne, autorisé par la proximité de culture, spécialement en matière de mœurs universitaires, permet d'éclairer un aspect récurrent des rites de passage. Le protocole de l'Université complutense de Madrid (Galino, 1999)⁵ ordonne au candidat et à son parrain universitaire de patienter dans l'arrière-salle (*antecala*) du salon noble, appelé *Paraninfo*. Davantage qu'une limite entre la scène et les coulisses de l'action, on a affaire à une frontière tenant à l'écart, provisoirement, un être à l'état d'impureté ainsi que son parrain, par contagion. De même, à Salamanca, sitôt " ouverte " la cérémonie par le rector, celui-ci mande au docteur (*claustrero*) qui sert de parrain d'aller chercher le novice par la formule " *l accersitum candidatum* ", qui se tient, seul, dans un local de l'Université, et de l'accompagner jusqu'au *Paraninfo*, escortés par le maître de cérémonie et deux *bedeaux*.

Jusqu'au XVIII^e siècle, c'est toute l'universitas qui, précédé du reitor/rector et du parrain, va, dans un ordre processionnel, chercher le candidat à son domicile, où il est reclus depuis quelques jours : les docteurs à cheval, comme il sied à leur rang, précédés d'un *bedeau* à pied portant une masse emblématique. Au regard des codes sociaux de l'Ancien Régime, on peut repérer, moins au fait du déplacement, qu'à l'initiative et à la qualité de ceux qui se déplacent " auprès ", un hommage par prétérition rendu au futur docteur⁶. De la même façon, au sein du collectif actuel qui sort de la Biblioteca joanina vers la Sala grande dos actos, le " futur " docteur occupe, par exception, une place avantagée : entre le reitor et son *presidente do conselho directivo*.

Moins gyrovague et urbain depuis deux siècles, le cortège s'est replié sur le patio universitaire tout en préservant ses aspects majestueux et formels, prompts à séduire l'œil des touristes curieux captant les dehors d'un défilé " pittoresquement dramatique " (selon la juste expression de Teófilo Braga), l'objectif des photographes et les caméras de télévisions qui donnent à voir un événement " traditionnel ", en le projetant à l'échelle

5) Les références à Madrid sont dorénavant tirées de cet ouvrage. Ce protocole en vigueur à Madrid est, pour l'essentiel, semblable à celui de Salamanca qui constitue d'ailleurs un modèle national assigné par la monarchie au milieu du XIX^e siècle (quoique en exergue il est dit que " ce cérémonial est celui suivi par l'Université salmantine depuis l'époque médiévale et de la Renaissance "). Ce document (*Ceremonial...*, 1954) a été édité lors de la commémoration à caractère politique du VII^e centenaire de l'Université de Castille et Léon, en 1953-4, accompagné de la restauration de la pompe académique, de l'autorisation de conférer à nouveau le grade de docteur et la réactivation des " *Vitores* " muraux (Polo Rodríguez et Hernández de Castro, 2004 : 60).

6) Sur la logique sociale et symbolique des déplacements aristocratiques, voir l'éclairante double approche de Le Goff (1977 : 396-397) et de Le Roy Ladurie (1997 : 64-65).

régionale et nationale. À travers sa fonction ostentatoire d'un savoir/pouvoir universitaire, le cortège académique est, ajusté, comparable aux anciennes processions solennelles. C'est pourquoi, l'espace de déambulation et de visibilité du patio, prolongeant en quelque sorte le lieu restreint et replié de la Sala dos capelos, doit être inclus dans l'espace englobant du cérémonial⁷.

II- MARGE

La phase liminaire est celle de la cérémonie de l'épreuve orale, signalée d'ailleurs par le terme même de l'"acte" universitaire : *provas* (en portugais). L'épreuve dans son sens scolaire relève de l'exercice appliqué (examen), du test (éprouver), de l'endurance ou de la souffrance (subir), de la démonstration rationnelle (preuve) suivie d'un jugement délibératoire (approuver/"réprouver"). Celui ou celle qui va passer ces *provas* est dans un état transitoire, exprimé par la forme gérondive substantivée : *doutorando*⁸. La part "négative" (distanciation verbale et sociale, humiliation, brimades) des actes effectués au cours de cette phase n'a de signification que reliée à l'étape de l'incorporation finale. En outre, la condition de novice ne se comprend complètement que si on la replace dans une relation structurale avec les docteurs et sur une scène d'actants (sujets, objets, signes), intégrant un ordre social et symbolique spatialisé : la Salle des capelos⁹, cet "espace sacré" (Torgal, 1993b : 636).

Dans le texte protocolaire du doctorat solennel actuel, l'un des orateurs est chargé de faire l'éloge¹⁰ du ou des candidats au grade, en mêlant le sérieux et le savoir académiques à l'humour et à la légèreté – non moins académiques. Ce rite de célébration du "doctorant" est renforcé par un autre éloge proféré par le second orateur qui, en outre, intègre dans sa référence le "présentant", l'un des deux parrains du docteur. Ces manières relèvent certainement de l'auto-consécration, vers laquelle le cérémonial s'est orienté ces dernières années. Le ton "formellement" informel constitue un indice, et une trace euphémisée, d'un rite plus ancien appelé en latin *vexatio* (*vexame*) [Braga, 1892 : 303-305]. Cet usage obligatoire au XVI^e siècle au cours de la cérémonie du docto-

7) L'amplitude spatiale de la promenade cérémonielle se restreint également à Salamanca, à partir du milieu du XVIII^e siècle, pour deux raisons convergentes, tenant à l'infléchissement général des actes ostensibles et à la limitation des frais engagés, au profit d'un savoir davantage acquis au mérite (Polo Rodríguez, 2004 : 145).

8) Le texte du protocole du doctorat solennel parle non pas du candidat en tant que "docteur", bien qu'il le soit déjà sur le plan administratif, mais de "doctorant". Cette désignation sera éclairée plus loin.

9) Sur sa description minutieuse et son analyse, voir Frias (2003 : 328-345).

10) Appelé explicitement en Espagne *laudatio*, louange.

rat est une "vexation" stéréotypée, opérant sous la forme d'un blâme ou d'une brimade orale. Les Statuts universitaires de 1503 (Primeiros..., 1991 : 38) chargent un "homme honoré"¹¹ de louer en latin les "lettres et mœurs du graduant" tandis que "en langage", c'est-à-dire en portugais, il dira avec des paroles honnêtes certains "défauts gracieux". Il a existé une variante au XVI^e siècle à Coimbra, avec la peine grotesque pour le doctorant ou le nouveau docteur de transporter sur les épaules un mouton (mort), et d'aller le déposer chez son parrain de thèse (Braga, 1892 : 304 et 305 note 4).

La coutume vexatoire, sous le nom de *vejamen*, s'est maintenue plus tardivement en Espagne avant d'être supprimée au début du XIX^e siècle, ou plus précisément de se policer (*laudatio*) à la suite d'excès. Les deux intervenants, l'un savamment léger, l'autre se faisant panégyriste, ont été rebaptisés dans l'argot des étudiants ibériques, respectivement, "le coq" et "la poule" (*gallo*, *gallina*). Cette création verbale est, en fait, influencée par la provenance parisienne de la *vexatio*. En effet, le terme "gallo" révèle mieux le jeu de mots contenant une double référence ludique et burlesque, fondé sur une quasi-homonymie : la volaille (*gallina*) et la Gaule (*Gallia*), dont la première a fini du reste par devenir l'emblème. C'est pourquoi la *vexatio* en Espagne se dit aussi *actus gallicus*¹², un "acte" français puisque pratiqué en Sorbonne.

La *vexatio* correspond à un double rite d'humiliation et d'inversion de statut. A ceux qui prétendent acquérir les nobles titres académiques, il est commandé d'adopter une attitude de soumission et une posture "basse" : l'admission aux "actes" se fait à travers une "supplique" orale et la tête découverte¹³ ; les "actes" eux-mêmes exigent du candidat de la contrition puisqu'il est assis sur un simple tabouret (*escabelo*) avec un statut de "respondante" (Oliveira, 1997 : 663-664) ; durant la cérémonie de la collation du grade, le novice se poste devant le reitor, mais à un niveau inférieur (jusqu'à l'actualité) car subalterne ; de nos jours la formulation codée de la "pétition" du grade par

11) Vers le milieu du siècle, c'est désormais le parrain du doctorant qui assume cette fonction, en même temps que la référence à cet acte disparaît dans les Statuts (mais pas dans les livres des "actes" et des grades) ; plus tard, le mot *vexame* acquiert le sens d'examen ou de la communication écrite des résultats des actes, avec l'indication des mentions honorifiques ou de répréhension du candidat. Au regard de ce glissement, on peut se demander s'il n'y a pas une proximité, sinon étymologique, du moins sémantique entre examen et *vexame*.

12) Sur les *vejámenes* du Siècle d'Or, saisis à travers des textes d'époque, voir Jacobo Sanz Hermida (2004), que je remercie de m'avoir communiqué certaines références.

13) Par exemple, pour le bachelier en "arts" au XVI^e siècle, qui s'accomplit après la fête de la Purification de la Vierge Marie, "l'examiné s'assiera en un lieu humble et bas, découvert" (Dias, 1974 : 14).

le candidat, répondant au " Quid petis ? " rectoral, relève de la " supplique " (Cf. infra).

Dans certains centres d'enseignement au XVI^e siècle, comme au collège de Santa Cruz de Coimbra qui deviendra le collège des " arts " en s'incorporant à l'Université, ou à l'Université naissante d'Évora, il existe une pratique appelée la " prise de la pierre " (toma da pedra). Il s'agit d'un rite qui, en se confondant avec une mise à l'épreuve (à tous les sens), a fini par identifier l'" acte " universitaire lui-même¹⁴. C'est pourquoi, dans ce cas, l'humilité est " une vertu morale et scientifique " (Oliveira, 1997 : 663). Cet usage est importé de Paris, comme la vexatio. Il semble dériver d'une ancienne peine judiciaire infligée aux querelleurs, selon les sources citées par Teófilo Braga (1892 : 304-305). La " prise de la pierre " consiste, pour un étudiant au cours d'un " acte ", à adopter par assignation une posture basse, généralement en s'asseyant sur une pierre ou sur le sol. L'examen " lapidaire " est en vigueur à Santa Cruz pour les bacharelatos et les licenciaturas en " arts ". Les textes prescrivent aux examinateurs investis du rôle de " tentadores " de les faire s'asseoir à terre, afin d'" éprouver la patience et modestie " des examinés, et, une fois sur le sol, ils doivent user à leur égard " d'opprobres et de mépris " (oprobrios e desprezos), tout en se gardant des injures et en conservant " leur modestie et tempérance ". Les novices se tiennent ainsi jusqu'à ce que tous les officiants conviennent de les admettre au grade (Dias, 1974 : 16). Pour les doctorants destinés au magistère de théologie, il semble que, comme en Espagne, ils ne subissent que la vexatio qui porte le nom d'" examen amusant " (exame jocoso) [Dias, 1974 : 25], contrairement au sort plus sévère réservé à ceux d'Évora. Le novice universitaire est ainsi du côté du terreux et du naturel, opposé à l'humain et aux " humanités ".

Cette humiliation formalisée se comprend à condition de prendre en compte tout le processus séquentiel du rituel et le moment où elle intervient. L'élévation au dernier stade du cursus honorum permet d'accéder au savoir et au pouvoir académiques. La conquête du doctorat, débouchant sur le " triomphe " selon l'appellation convenue au XVI^e siècle, pousse à l'orgueil et à l'oubli des " origines " — celles de la condition étudiante et de son " état " inégal. Aussi, " la liminarité donne à penser que celui qui est grand ne pourrait pas être grand sans l'existence des petits, et il faut que celui qui est grand fasse l'expérience de ce que c'est que d'être petit " (Turner, 1990 : 98). En même temps, le bain purificateur de l'humilité dans lequel est plongé le néophyte, exprime, a contrario, la valeur accordée aux gra-

des, spécialement le doctorat, aux gradués et, finalement, à la graduation sociale des êtres. C'est pourquoi, António Oliveira (1997 : 665) soutient que l'humilité est une " oraison laudatrice à l'envers ". De même que, aujourd'hui, au creux du ton " jocoso " institutionnellement prescrit à l'un des deux orateurs durant le doctorat solennel, pointe une apologie du nouveau docteur et, par-là, de la *communio doctorum* et de l'Université.

Actuellement, le carrelage de la Sala dos capelos a remplacé l'humus et une chaise, certes simple, est toujours plus confortable qu'une pierre. Pourtant, malgré l'évolution du matériau et l'adoucissement des brimades, au regard du système symbolique universitaire concentré dans cet espace, une opposition structurale se maintient entre le haut et le bas ou, si l'on veut, entre la corporation des docteurs et les doctorants, signalée par le type de revêtement avec la terre/carrelage et la moquette et par le dénivellement du sol.

III- INCORPORATION

L'agrégation du néophyte au collège des docteurs constitue la dernière phase du rite de passage. Formellement, elle se confond avec l'investiture du nouveau membre consistant à lui apposer solennellement les insignes de docteur : la borla et le capelo (à Coimbra). Ces insignes " personnelles " (selon la désignation) sont les marques visibles et emblématiques qui rendent l'individu reconnaissable en tant que docteur et le différencient des non-docteurs au sein de l'Université, voire au dehors. D'ailleurs, si au Portugal l'expression " tomar capelo " était autrefois synonyme de l'accès au titre de docteur¹⁵ (Vasconcelos, 1956 : 152), en Espagne l'accent est mis sur le bonnet : " tomar o recibir la borla ". En fait, dans les deux pays, c'est bien la borla qui est cérémoniellement placée sur la tête — cette partie du corps identifiée à l'intellect, au commandement et à l'honneur. Cependant, la remise de cet objet emblématique n'est qu'un aspect du rite d'investiture.

Le doctorat solennel ne constitue pas un simple redoublement " symbolique ", dont la valeur formelle ne prêterait pas à conséquence, du " vrai " doctorat relatif aux épreuves scientifiques. Autrefois mêlé aux " actes " académiques dont il est indissociable, aujourd'hui différé et facultatif, son poids intra-universitaire et sa signification sociale se sont sans doute infléchis au cours du temps : on en trouve des confirmations dans un triple repli territorial (dans le patio), facultaire (seule la Faculté du candidat est présente) et intime (famille et amis) ou bien dans le caractère festif de l'événement. Pourtant, ce cérémonial

15) Un capelo désigne, par synecdoque, un docteur ; il se confond avec l'un de ses distintivos (à la fois insignes et ce qui sert à distinguer).

14) Voir Braga (1895 : 405).

conserve une efficacité et une importance à l'échelle individuelle, familiale et institutionnelle. Parmi les indices, retenons-en deux : le coût élevé de l'organisation à la charge du candidat et le langage protocolaire.

Mais la raison économique, si elle est un indicateur en soi de la part matérielle de la cérémonie, doit elle-même être expliquée. Elle permet en partie de comprendre, par la négative, le nombre limité de ceux qui recourent au cérémonial, d'autant que depuis les années 1980 l'accès à la Sala dos capelos est désormais autorisé aux professeurs portant la toge sans les insignes. En réalité, la barrière financière ne valorise que mieux la manifestation. Aussi est-on conduit à s'interroger sur le rôle de l'investiture rituelle et le sens qu'elle revêt. C'est l'acte cérémoniel qui, rétrospectivement, confère toute son importance à la décision administrative du jury de thèse en ajoutant de l'aura et de la publicité à la légitimité scientifique du doctorat acquis. En cela, il s'avère être bien plus qu'un titre : c'est un grade universitaire ouvrant sur la possibilité d'un rééchelonnement de la gradation intra-académique et sociale. L'un des indices de cet enjeu est présent dans le langage protocolaire qui ramène le candidat à l'investiture à l'état de doctorant qui, quoique portant la toge doctorale avec le capelo, est référé comme étant revêtu de la capa e batina réservée à la condition étudiante.

Or, il se trouve qu'il est déjà officiellement docteur à la suite de la soutenance de thèse. Luís Reis Torgal voit dans l'expression " Quid petis ? " une formule " de faible ou nulle signification, étant donné qu'elle est proférée par qui est déjà docteur " (Torgal, 1993a : 180). Il me semble que cette affirmation, en s'en tenant au formalisme statutaire, empêche de voir la structure logique du cérémonial et l'efficacité " réelle " de l'ordre symbolique du rituel, même si la fonction et le sens du cérémonial depuis sa restauration en 1922 se sont déplacés, comme le suggère l'auteur, vers une consécration institutionnelle. En outre, comme je le montrerai, les limites fixées et les réalités créées par les actes du cérémonial ou du rituel comptent, formellement, davantage que les faits " réels ". Le maintien du vocable " doctorant ", loin d'être contradictoire, se justifie, certes, au regard de l'investiture qu'il va subir ; plus encore, il indique que c'est ce moment fort entouré de sacralité gestuelle et verbale qui va " faire " ou parfaire le docteur.

L'imposition des insignes doctorales se déroule donc dans la Sala dos capelos où les membres du cortège, en provenance de la Biblioteca joanina, occupent leur place conformément à l'étiquette académique établie selon deux critères principaux,

éventuellement congruents : le rang universitaire et la qualité sociale des personnes, à quoi s'ajoute l'hommage réservé au doctorant/docteur qui recoupe, du reste, les deux autres critères. Nous verrons que la place d'honneur réservée à certains moments du processus rituel au doctorant dans le défilé ou juste après sa métamorphose en docteur, est une place symbolique en un double sens : elle souligne à l'excès, " dramatiquement ", la valeur de la promotion et du sujet promu et, ce faisant, consacre de surcroît l'institution ; mais cette position valorisée reste exceptionnelle car, après le moment lui-même spécial du cérémonial, l'ordre universitaire normal et conforme se trouve rétabli in fine.

L'INVESTITURE

L'investiture comporte deux actes : le premier est verbal, le second est gestuel. Après le franchissement de la Sala dos capelos, les membres du cortège et les autres participants sont répartis par le maître de cérémonie dans cet espace réservé à l'accomplissement de la ritualité institutionnelle. Revêtus de leur habit cérémoniel, les archers se postent debout à l'entrée, côté intérieur, hallebarde au poing ; par leur présence et leur placement ils marquent la limite entre le dedans et le dehors. Le reitor s'adresse au doctorant qui se tient debout en face de lui, par la question rituelle énoncée en latin : Quid petis ? (Que demandes-tu ?). À quoi le prétendant répond : Gradum doctoratus in praeclara... [Le grade doctoral dans l'illustre – discipline de...]. Cet échange oral entre les deux interlocuteurs est inégal. Plusieurs indices ténus, quoique révélateurs, en attestent : le doctorant répond à une question qui lui est posée, sinon même une interrogation, dont le reitor a l'initiative en tant que sujet d'autorité et formulateur du message ; de son côté, la réponse relève d'une " demande " indiquant une simple pétition¹⁶ ou requête et non la réclamation d'un droit personnel : même si, de jure, il s'agit d'un " dû ", il s'exprime dans le style policé et formel d'une sollicitation d'un privilège ou de la concession d'un don, en contrepartie d'un mérite, plutôt qu'il ne manifeste une exigence puisant sa légitimité dans la sphère moderne dépersonnalisée de la légalité-rationalité bureaucratique (au sens wébérien). À l'appui de cette interprétation, on notera l'effacement linguistique des marques de la volonté et de la subjectivité dans la réponse, laquelle, en outre,

16) À Coimbra comme à Salamanca c'est dans le style de l'harangue au caractère public et rhétorique que l'un des orateurs, voire le candidat le plus âgé (comme telle pétitionnaire de 78 ans en Droit) [Boletim..., 1996 : 421-423], sollicite au reitor/rector l'imposition des insignes doctorales. Dans le cas du doctorat honoris causa, c'est le parrain qui demande le grade.

n'est pas exprimée par un verbe pronominal de type " volo " (" je veux "), mais centré significativement sur l'objet – le grade.

Le second acte de l'investiture est d'ordre gestuel et succède immédiatement à la parole ; en fait, il en est la conséquence puisqu'il accomplit la " demande " en s'accompagnant, il est vrai, d'une proclamation. Parole et geste non seulement sont enchaînés dans leurs effets mais sont deux instances symboliques car, étant doublement le signe d'un changement de nature et d'une consécration, elles agissent au-delà de leur fonction communicante. Ainsi, le reitor place ses mains écartées juste au-dessus et de part et d'autre de la tête du pétitionnaire en lisant, solennellement en latin, la formule de l'" adoubement ". Le rite de l'imposition des mains, riche en symboles et en sacralité (il est même emprunté aux sacrements religieux), semble exprimer, dans son ambivalence même, la protection rectorale et la soumission à cette même autorité. On le voit en associant le geste manuel sur la tête et sa signification enveloppante qui entraîne, par une conjonction des attitudes, une légère inclinaison corporelle de la part de l'impétrant qui, autrefois, était à genoux¹⁷.

À la suite, le presidente do conselho directivo de la Facultad d'appartenance du docteur accomplit un rite emblématique : la collation du bonnet doctoral. C'est le reitor qui " fait " véritablement le docteur pour et par l'Université dans son en-

17) Jusqu'aux Statuts de 1772 pour le moins (Estatutos..., 1972 [1772] : livre I, titre IV, chap. VII, § 19). À Salamanca, cette posture demeure – du moins pour l'honoris causa : cf. la photo où l'on voit Sédar Senghor agenouillé devant une croix du Christ au moment de recevoir son doctorat honorifique avec, à ses côtés, le rector lisant la formule d'investiture tout en plaçant sa main droite sur un livre (Évangiles) tenu par l'impétrant (Echeverría, 1984 : 130). La position agenouillée s'est toutefois maintenue à Coimbra pour l'attribution du bachelato jusqu'au début du XXe siècle. Ainsi, afin de recevoir le grade, le candidat se met à genoux devant le président du jury qui questionne : " Quid petis ? – Gradum Baccalaurei ", tout en plaçant son bonnet sur la tête de l'impétrant, le lente prononce la formule rituelle : Ego, Doctor... conférant le titre in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. En Espagne, les références religieuses dans la concession du grade ou lors du serment, encore très présentes dans le protocole de 1954, sont allégées sinon supprimées depuis 2003 : la formule latine " tu jures devant la Croix et les Saints Évangiles... " est ainsi remplacée par " tu jures devant le claustro de l'Université... " (Polo Rodríguez et Hernández de Castro, 2004 : 70 note 31). Ajoutons qu'une " actualisation cérémonielle du grade de licenciado " a été proposée en 2000 à Salamanca. Ce rituel en vigueur vient " remplacer d'autres (traditions) étrangères " qui ont cours. À l'initiative du Centro de Historia de la Universidad Alfonso IX, cette " restauration de la tradition originare " est " basée sur le Cérémonial traditionnel de 1720 ", qui est à son tour un " fidèle miroir " de " coutumes classiques réitérées depuis la fin du Moyen Âge " (Cf. Actualización..., 2000 : [9]). En Espagne comme au Portugal, l'usage institutionnel et folklorisé d'un trait " authentique " du passé académique intervient en une période de forte concurrence entre les Universités nationales et une rationalisation des études, conduisant, sans paradoxe, à un " réenchâtement " de l'Université.

semble à laquelle, en outre, il l'incorpore¹⁸. En effet, lorsque l'initié se présente devant son parrain, il est déjà désigné comme docteur : le protocole parle du " nouveau docteur ". De son côté, le presidente do conselho directivo l'investit davantage au plan statutaire et local au regard de la Facultad, cadre d'exercice du magistère, avec l'attribution de l'une des insignes " professionnelles " ¹⁹, le bonnet, et des deux symboles, le livre et l'anneau²⁰. Si l'anneau exprime l'attache de l'individu à l'institution tout entière, signant l'entrée dans la " famille " universitaire (comme disent les Espagnols, les Coimbrois parlant volontiers de " maison " à l'égard de l'Alma Mater et de ses fils), le livre réfère non seulement au savoir doctoral, mais, remis " ouvert " (dixit le protocole), il désigne nettement l'acte d'enseigner et de transmettre. À nouveau, le " passage " par l'Espagne permet de vérifier ce point. Le parrain, en remettant les insignes au docteur, qui sont identiques à celles de Coimbra, énonce en latin : " Reçoit l'ornement pour la tête con borla afin que, avec lui, non seulement tu surpasses les autres, mais aussi, avec le heaume [i.e. casque] de Minerve, tu sois plus protégé pour la lutte ". Cette formule associe, à travers le bonnet et la référence au casque guerrier et protecteur de la déesse, la tête à la puissance ou au savoir en tant que pouvoir. Il s'agit en quelque sorte d'une prise d'habit qui se confond avec l'accès à la fonction. Ce geste marque toute l'importance du symbolique et son écart avec la logique rationnelle. Cet acte, qui accompagne et parachève l'investiture de la part du reitor²¹, est, avec celle-ci, le plus solennel des moments : l'attention du public et le rapprochement de photographes présents en sont des indices. Il dit plus et mieux qu'un document écrit (diplôme), relevant de la rationalité administrative²², la transmission symbolique – et pas simplement l'acquisition – d'un titre académique et social obéissant à un usage consacré et collectif destiné à être perçu par le public qui sert de té-

18) Le rite espagnol est plus explicite encore sur ce point : le rector en passant au cou de l'initié la médaille doctorale, prononce la formule " te admito e incorporo au collège des docteurs de l'université de Salamanca ".

19) Avec le capelo qu'il porte déjà sur lui.

20) Les gants font également partie des objets distribués depuis le Moyen Âge.

21) Les deux phases – ou faces – de l'investiture peuvent être concentrées sur la seule personne du rector, comme à Madrid où c'est lui qui dit les formules accompagnant la remise au docteur des insignes et symboles (dont une paire de gants). Cette concentration signale justement un moment crucial et justifie l'inclusion dans la séquence de l'investiture de l'attribution des objets symboliques.

22) Ce formalisme bureaucratique, impersonnel et ritualisé, se retrouve dans l'attribution du diplôme et les signatures qui se font en privé après la cérémonie dans la Sala do Senado (à Coimbra) ; de même, la concession actuelle du doctorat scientifique est de la compétence de la Facultad du candidat, étant ensuite ratifiée par le Sénat universitaire.

moins, comme un acte ayant valeur juridique.

Ensuite, le parrain espagnol passe l'anneau à son filleul en lui disant : " La sapience [i.e. savoir] avec cet anneau s'offre à toi volontairement comme épouse en perpétuelle alliance : montre-toi digne époux d'une telle épouse ". À côté de l'injonction morale, l'allusion au " mariage " avec le savoir suscitant du dévouement, sinon de la dévotion, à l'égard de l'Alma Mater, est claire. Dans un second temps le parrain montre au docteur le livre ouvert, tout en prononçant en latin les mots suivants : " Voici le livre ouvert pour que tu ouvres les secrets de la sapience ". Il ferme le livre devant lui en ajoutant : " Le voici fermé, pour que les dits secrets, ainsi qu'il convient, tu les gardes au fond de ton cœur ". Après cela, le novice reçoit, comme à Coimbra, le livre ouvert des mains du parrain, tandis que celui-ci conclut : " Je te donne la faculté d'enseigner, de comprendre et d'interpréter ". Le propos final insiste sur la dimension sacrée du savoir mêlé de sagesse dans sa forme sapientielle et sa fonction initiatique après le passage des épreuves. Pour Léon Moulin (1990 : 85) le livre fermé signifie que " le savoir doit rester clos en l'esprit [de l'initié], afin qu'il ne le dévoilât pas à des gens qui n'en fussent pas dignes ", et ouvert, il est le " symbole du devoir d'enseigner aux autres " ce qu'il sait par transmission sur une chaîne continue unissant maîtres et disciples. C'est que le savoir fut longtemps plus que de la connaissance rationnelle : c'est un scientiae thesaurus, selon l'incipit du texte royal fondateur de l'Université lusitanienne. On le voit encore au type et à la valeur du livre qui est donné au docteur : les Estatutos Velhos de 1653 richement reliés.

Rite de passage de la condition de doctorant à celle de docteur, l'investiture est aussi un rite d'institution. Pour le montrer il suffit d'explicitier la signification profonde de la " formule " latine (ésotérique), en revenant à son contenu littéral – trop évident en quelque sorte. Cet énoncé contient la référence à l'Université de Coimbra au nom de laquelle la personne sociale du reitor " crée " (en un sens actif et fort) le nouveau docteur, quoique il le soit déjà sur un registre scientifique/procédurale. Il le fait avec toute la légitimité de celui qui est le porte-parole de la corporation, mieux, l'incarnation, et aussi grâce à la " communauté de croyance " (Mauss), rappelée par le terme " almae " renvoyant à une nourriture spirituelle, qui ajoute à la rationalité des Statuts, l'efficacité symbolique : Ego hujus almae Conimbrigensis Academiae Rector, creo te doctorem.

L'INCORPORATION

La seconde séquence du cérémonial est centrée sur l'incorporation et se joue elle aussi en

deux actes : le rite de l'accolade et le banquet.

LE RITUEL DE L'ACCOLADE

À la suite de la concession de la borla, donc en tant que docteur institué et reconnu, la nouvelle recrue effectue " la cérémonie des abraços ", selon le protocole. Cet acte, combinant formalité affective et spontanéité réglée, concrétise par une gestuelle appropriée ce qui ailleurs est devenu une sanction institutionnelle et abstraite : la réception solennelle de celui qui est " reçu " ²³. Le premier à le serrer dans ses bras est d'ailleurs le doyen, marquant, par ce " rituel d'accès " (selon l'expression de Goffman), la transition de l'investiture à la confraternisation. Aussitôt après, le parrain conduit son filleul auprès du reitor. Si l'accolade est un échange mutuel, ici c'est le reitor qui, du point de vue des formalités, a l'initiative : le nouveau membre est présenté au reitor " qui lui fait l'accolade ". Présentation de l'un, " donner " l'embrassade pour l'autre : avec d'autres signes, ces actes de protagonistes manifestent une relation inégale et une forme de dépendance du " jeune " à l'égard de ses deux tuteurs. Ensuite, précédé du doyen, qui le parraine, du secrétaire de l'Université et du bedeau de sa Faculté, le docteur parcourt les doutorais afin d'y répéter le geste de l'accolade à l'égard de chacun de ses pairs. Le cortège formé par les accompagnants est une espèce de haie d'honneur manifestant, selon un code stricte sous l'Ancien Régime (d'où dérive le protocole), la qualité et la dignité de l'accompagné ²⁴.

On vient de le voir, le terme employé est " abraço ". C'est le geste démonstratif qui est effectivement fait. Aujourd'hui, il s'agit bien d'une accolade – dans le texte et dans la pratique. Or, les Statuts de 1772 utilisent deux mots, côte à côte : " ...depois do que, seguir-se-ha [sic] o osculo da paz ; abraçando-o... ". Si l'embrassade concerne les bras, l'osculo requiert la bouche (d'où le baiser) . C'est bien ce sens que l'osculum possède en latin et qu'il conserve en portugais ou en castillan. Dans le registre rituel, et spécialement l'investiture vassalique, l'osculum est une conjonction des bouches du seigneur et de son vassal : c'est le baiser de paix et de fidélité (Le Goff, 1977 : 357 et 369). Si, d'autre part, on remonte à une source académique plus lointaine, aux Statuts de 1503 (Estatutos..., 1991 : 38), c'est l'expression exclusive " beijo na face " qui figure dans le texte consacré

23) Les verbes " admettre " et " recevoir " figurent dans les Statuts de 1772 (Estatutos..., 1972 [1772] : livre I, titre IV, chap. VII, § 20).

24) En Espagne, le maître de cérémonie tape sur le sol pour indiquer à l'orchestre de jouer pendant les embrassades ; le nouveau docteur prête serment devant les Évangiles de garder les droits, privilèges et honneurs de l'Université ; le rector dit " avec énergie " : " ¡ Universitas studii salamantini ! ", à quoi tous les docteurs répondent : " ¡ Vítor ! ".

à la cérémonie du doctorat ; cette même formule se retrouve vers le milieu du XVI^e siècle en clôture d'un doctorat (Braga, 1892 : 302) et semble disparaître par la suite.

Que conclure de ces trois textes renvoyant à trois étapes de l'Université et à trois périodes du cérémonial en question ? Il est possible de voir, dans cette évolution du vocabulaire, un lent processus de "civilisation" marqué par un sentiment de pudeur. Dès la fin du XVIII^e siècle sinon avant, le baiser sur la face (synonyme — euphémisme ? — de bouche), semble glisser vers l'accolade, il est vrai dans une hésitation du geste dont témoigne la présence des deux termes. À moins qu'il ne s'agisse d'un écart, renforcé par l'inertie du code écrit, entre le formalisme protocolaire (*osculo*) et la réalité de l'acte (*abraço*). Une autre explication probable, recoupant du reste la première, porte sur le déplacement de la symbolique du lien intra-académique et de la nature de l'Université : de la corporation à la communauté. L'appartenance à l'universitas corporatiste au temps du for académique requérait de la part de l'entrant un serment par lequel il jure, la main sur la Bible ouverte, de garder les Statuts et une profession de foi à l'égard de la sagesse, fait à genoux devant le reitor²⁵ (Braga, 1895 : 725).

Van Gennep (1981 : 40) range dans les rites d'agrégation le baiser et le fait de "s'entourer l'un l'autre de ses bras (s'embrasser)" ; Agnès Fine (1994 : 137) cite pour sa part un exemple d'accolade comme manière de fraterniser. Symboliquement, le mélange des fluides corporels, "souffles" ou salive, au même titre que le sang dans certaines fraternités rituelles et jurées (Fine, 1994 : 135), relève de la parenté spirituelle. Aussi, l'accolade est-elle le geste qui fait des "apparentés sociaux" (Van Gennep, 1981 : 109). Cette confraternisation est atténuée de nos jours à Coimbra et à Salamanca où prédominent, comme ailleurs, le lien et l'esprit de collégialité ("*colegas*"). Cependant, elle est comme rehaussée en ce lieu de mise en scène collective d'une identité représentée, où les rapports "professionnels" se transforment en liens "fraternels" sur-valorisés et consensuels. En matière d'"entrée en fraternité", Salamanca est plus explicite — du moins dans les textes : le rector prononce, dans une formule finale qui réunit un rite de confraternisation et d'agrégation : "maintenant docteur [...] levez-vous et recevez

25) L'oraison invocatrice se conserve ainsi que l'agenouillement jusqu'en 1910. Depuis la position à genoux s'est perdue ; en fait nous allons la retrouver, déplacée, dans le jeu des "hauteurs", tandis que la Bible a été remplacée par les "vieux Statuts" comme livre-relique. De plus, le geste du serment est présent en forme de parodie dans telle "praxe de caloiro" où l'étudiant "doutor" fait prêter serment au caloiro (Correia, 1933 : 41) ; il se retrouve dans d'anciennes caricatures publiées en cartes postales.

l'accolade (*abraço*) de fraternité de ceux qui s'honorent et se réjouissent d'être vos frères et compagnons (*hermanos y compañeros*)". Toutefois, contrairement à la cérémonie de l'investiture du vassal où l'*osculum* "se fait entre égaux, ou mieux rend égaux" (Le Goff, 1977 : 370), celle du docteur fait sans doute penser, de prime abord, à une position symétrique entre partenaires requise par l'embrassade. Mais, au-delà du face-à-face de circonstance et apparent, loin que la fraternisation académique égalise en annulant la hiérarchie, elle la maintient et la consolide — au terme, il est vrai, de la tournée dans les doutorais et de l'acte solennel. Nous verrons comment.

À la fin de la série des accolades, le nouveau docteur prononce la formule des remerciements²⁶ à l'égard du collège des docteurs, reitor évidemment compris (en fait, il se tourne vers lui). Le serment d'autrefois paraît s'être muté en remerciements et, parallèlement, le rite sacré en politesse. Si l'hommage rendu engage peu, il n'en est pas moins "obligé". Il faut voir dans la formule finale des remerciements de l'impétrant plus qu'un "merci" formel d'une parole déritualisée qui suspend le sens du contenu et l'engagement verbal. La présence dans le protocole du vocable latin "*gratias*" indique clairement qu'il s'agit d'une marque de reconnaissance, d'une gratitude envers les faveurs reçues de l'Université²⁷.

À Coimbra, lorsque le doctorant est conduit auprès du reitor pour être fait docteur, il est positionné devant la "première marche" de l'estrade rectorale, située déjà sur la plate-forme. Pour cela, et sur "invitation" du maître de cérémonies, il a dû franchir les escaliers qui conduisent à ce plan, signe d'une ascension annoncée, tout en restant légèrement plus bas que l'officiant. Aussi s'y trouve-t-il encore doublement "diminué" : en matière de niveau, il se situe plus bas d'un "degré" que celui du reitor, et, corrélativement, en matière de taille puisque moins "grand" (à tous les sens). Ce n'est qu'après les embrassades qu'il va occuper, symboliquement, l'estrade doctorale dite d'honneur ; et c'est bien dans cette intention qu'il franchit un échelon ultime²⁸ où il prend place, entre le reitor et son parrain officiel, sur un siège aligné avec les deux autres, quoique il soit le

26) Le rituel des remerciements intervient seulement à l'occasion du doctorat *honoris causa* en Espagne (je n'ai pu le vérifier pour Coimbra).

27) *Gratia* : faveur, complaisance, obligeance, grâce ; faveur d'autrui, bonne grâce ; sentiment de bon accord, relations amicales (Gaffiot, 1936).

28) Au triple sens de *gradus* : échelle, degré, grade.

plus petit des trois²⁹. Cette position distinguée socialement et spatialement — durant un très court instant, mais significatif — au "sommet" de la hiérarchie universitaire, a pour opposé spatial la teia en contre-bas et pour contraire social l'état de doctorant.

C'est sur cette chaire doctorale réservée que le nouveau "capelo" revêt, pour la première fois, sa borla (bonnet à cordons). Selon le protocole, toutes les fois qu'un docteur (dans des contextes solennels comme cette Salle) s'adresse au reitor, il doit se lever et se découvrir, par respect pour la hiérarchie. Sinon, il reste assis et couvert pouvant, de là, discourir. Le même code souligne ce dernier geste essentiel chez l'impétrant : "le nouveau docteur s'assoit et se couvre la tête". Or, cette simple conjonction de mouvements exprime, sur un registre symbolique devenu emblématique, un vieux privilège accordé à la "noblesse" universitaire (parfois réellement titrée autrefois). Ce droit, mieux, ce privilège statutaire, marque la grandeur et la puissance dévolues aux docteurs et au savoir lettré, au même titre que celles des plus grands des princes (Le Roy Ladurie, 1997 : 46-47). L'exemple espagnol est, dans ce cas précis, fort éclairant. Lors de la première visite, solennelle, du jeune roi Juan Carlos à l'Université de Salamanca, en 1976, le protocole réactiva la "vieille tradition" (vieja tradición) de la formule, prononcée par le monarque debout : "Docteurs de Salamanca, asseyez-vous et couvrez-vous — la tête" (Doctores de Salamanca, sentaos y cubrios). Ce geste trouve sa source explicative dans d'anciens privilèges royaux concédés aux docteurs. L'un d'eux stipule de "rester découverts durant la célébration des solennités même en présence du roi : le sens de la formule rituelle est d'autoriser les universitaires (claustrales) à rester couverts durant la session".

Au terme du cérémonial, le dernier docteur reçu rejoint sa Faculté dans les doutorais (à Coimbra) où, bien que siégeant parmi ses pairs, il occupe la place qui lui revient de droit : la dernière. Cette intégration se fait selon une égalité échelonnée reposant, sans contradiction, sur une solidarité asymétrique. La fin du rituel est signalée à Coimbra par un "simple geste" du reitor, tandis qu'en Espagne il est plus marqué : le rector agite une cloche et le maître de cérémonie frappe le sol de son sceptre en disant en latin "Satis" ("C'est assez") ; le cortège doctoral se reforme et se dirige vers le point d'où il était parti ; là, le rector, entouré des doctores sans leur bonnet, s'adresse à

eux en une expression formelle : "que usias descansen" (que vos seigneuries se reposent) ; suivi d'un coup sur le sol de la part du maître de cérémonie ; les cloches cessent à leur tour de tinter. L'Université se disperse.

À Coimbra, à la différence du cortège d'entrée initial, où le doctorant occupe une place privilégiée entre le reitor et son parrain officiel, le cortège de sortie réorganisé, retrouve l'ordre normal en vigueur dans le quotidien de l'Université : tous les officiants, le presidente do conselho directivo, les orateurs, le présentant ainsi que le nouveau docteur (ré)intègrent leur place respective au sein de leur Faculté, laquelle se range conformément à l'ordre hiérarchie inter-facultaire. En Espagne, le changement est nettement souligné : les docteurs sortent du Paraninfo dans le même ordre qu'ils y ont pénétré, mais, arrivés au seuil de la salle de départ, l'Aula de Salinas, ils laissent passer les autorités académiques, suivies des docteurs "selon leur ordre inverse à celui de leur sortie du paraninfo" (Villar, 1990 : 205). L'ordre est ainsi retrouvé après le moment cérémoniel où le "passage" du nouveau introduit de l'entropie dans le système — condition de la reproduction de l'institution.

Le passage rituel du doctorant au titre et rang de docteur se voit matériellement : il franchit la barrière des escaliers (pour l'investiture), jusque-là inaccessible puisqu'il est cantonné au sol carrelé, pour atteindre le "niveau" de l'estrade rectorale, honorifique et à ce titre exceptionnel, puis celui des doutorais où il accomplit l'accolade fraternelle qui égalise, enfin, avec l'occupation de son siège, il intègre un système hiérarchique sous-tendu par une idéologie de l'équité. Aussi le "niveau" des docteurs, ou des doutorais en un sens matériel, est-il non pas horizontal, mais bien structurellement échelonné.

LE BANQUET

Après l'accolade, vient le second et dernier moment de la séquence de l'incorporation : le banquet. Il prolonge et renforce autour d'une table de convives la confraternisation intra-académique. Il déploie les fastes onéreux à travers lesquels le nouveau docteur, parvenu au sommet du cursus honorum, rend sensible son "triomphe". Cette élévation est affirmée de plusieurs façons. Elle peut être proclamée et expressive, comme avec les Vitores à Salamanca, jusqu'à l'actualité. Provenant du Moyen Âge, ce sont des "signatures" graphiques et esthétiques inscrites en rouge sang (de bœuf autrefois) sur les murs extérieurs (et également intérieurs aujourd'hui) de l'Université, comportant le nom du docteur et un "Vitor"

²⁹ Le bacharel autrefois, après que le lente lui eut concédé le grade en plaçant son propre bonnet sur sa tête, monte sur la chaire doctorale et, de là, prononce une courte leçon à l'image du catedrático. Ce geste exprime, comme chez le nouveau docteur, un pouvoir et un savoir ; il semble avoir survécu dans la place d'honneur du nouveau docteur.

stylisé³⁰ ; ils prennent éventuellement la forme de " cris " stéréotypés de victoire, comme le nom le suggère (vitores : vivats). La " promotion " peut encore être démonstrative, avec une parade dans la ville réunissant tout le corps universitaire ; dramatisée, avec une pièce de théâtre à Coimbra dès, pour le moins, 1547 (Loureiro, 1959 : 47) ; ou bien festive, en Espagne, avec l'organisation d'une corrida, laquelle est prévue par les Statuts jusqu'au début du XVIIIe siècle. Enfin, elle peut relever de la convivialité, formalisée, d'un repas (tout en cumulant certaines des autres modalités énumérées).

Le banquet est un véritable potlatch où intervient la part matérielle, à côté de l'expression orale des remerciements (gratias), d'une distribution de " biens " contre les " bienfaits " symboliques et statutaires reçus de l'Université. Ce qui se manifeste en outre dans cette débauche de générosités, c'est une graduation, un statut et une puissance : " Donner, c'est manifester sa supériorité, être plus, plus haut, magister " (Mauss, 1983 : 269). Banquet, convivium, beuverie ou bien " pot de thèse " en France, dans sa version moderne atténuée en formalités comme en dépenses, on a affaire à des contre-prestations sociales. À cet égard, le " pot " dérive des potations des guildes de métier ou universitates du Moyen Âge qui, lui-même, provient du latin " potus " signifiant l'acte de boire et la boisson, et se trouve primitivement associé à " cadeau ", selon Marcel Mauss.

En dehors de la commensalité, les libéralités empruntent d'autres formes tout en se combinant entre elles : don de gants blancs, de vin, de gâteaux, de volailles, don d'argent ou don de mots (louanges). Ces objets sont réglementairement précisés en matière de quantité et de distribution, allant du cercle très restreint (jury) à la communauté d'appartenance, l'universitas, en passant par tels officiers et autorités. Jacques Le Goff (1977 : 148 note 2), à propos des dépenses universitaires de Padoue au Moyen Âge, parle du probable passage – et très tôt – de l'obligation morale à l'obligation statutaire des cadeaux dus par les étudiants au jury (notamment). L'offre de sucreries (doces de ovo) a d'ailleurs été rétablie depuis 1989 à Coimbra. Le don d'argent, ou le paiement financier, n'est qu'une transaction parmi d'autres – encore surgit-elle tardivement. Jusqu'à l'actualité, les prestations en argent, quoique dominantes, ne remplacent pas complètement le don en nature. Ainsi, à Coimbra et à Salamanca, le très ancien usage du don de gants aux membres de l'universitas se maintient durant des siècles

30) Cette " tradition " a été restaurée lors de la commémoration du VIIe centenaire de l'Université de Salamanca, fêtée en 1953-4. Depuis peu, les " Vitores " des nouveaux docteurs ou des chefs d'États en visite figurent sur les murs universitaires.

jusqu'à nos jours, même après que les prestations en argent eurent remplacé le paiement en denrées (Velo, 2000 : 509). Les deux types, complémentaires, ne relèvent pas tout à fait de la même rationalité. À la logique symbolique établissant un échange social (don/contre-don), se mêlent une économie distinctive, sélective et honorifique (identifiant, par exemple, les gants blancs à une certaine classe de personnes : nobles, lettrées, etc.) ainsi qu'une conduite festive et collective. On comprend qu'António Ribeiro Sanches (Sanches, 1959 : §§ XVIII et XIX), guidé par l'esprit européen des Lumières en prescrivant la limitation des dépenses ordinaires et ostentatoires afin d'accroître l'efficacité des études et le nombre des étudiants, ne fut pas suivi, jusqu'à aujourd'hui, dans ses recommandations, car c'eût été soustraire de la rationalité de l'École et de ses " actes " la part symbolique, essentielle et " fonctionnelle " ³¹.

CONCLUSION

Même si je n'ai pas tenté une comparaison systématique, beaucoup d'indices et notamment historiques, en des périodes où ils avaient encore une fonction sociale positive, autorisent, au final, à rapprocher les cérémonials du doctorat de Coimbra et de Salamanca, qui s'éclairent mutuellement. Leur structure logique et leur symbolique expressive font penser au rite vassalique, voire à l'adoubement chevaleresque. Plus précisément, tout concourt à voir dans l'investiture vassalique sinon une origine de l'imposition doctorale, du moins une influence importante, au prisme toutefois des valeurs académiques et des usages lettrés.

Le schéma cérémoniel et hiérarchique du doctorat solennel de l'institution universitaire proposé aide à comprendre les propres traditions et usages étudiants, tant au Portugal (Praxe académica) qu'en Espagne (Novatadas), qui opèrent, toutefois, une série d'inversions codées et créatives : emprunts parodiques, critiques irrévérencieuses, argot, caricatures.

31) On peut voir dans cette économie symbolique le versement d'une patente (le terme est employé par Ribeiro Sanches comme synonyme de propinas : frais d'inscriptions et autres paiements en argent) ; la patente est présente dans les rites étudiants depuis, pour le moins, le XVIIIe siècle (le Palito Métrico parle de " rifas ") jusqu'aux années 1960, et même aujourd'hui dans les " praxes de curso " ou les " novatadas ", quoique d'une façon plus ludique et atténuée.

BIBLIOGRAPHIE

Actualización ceremonial para el grado de licenciado : Universidad de Salamanca, Centro de Historia de la Universidad, Salamanca, 2000.

Boletim da Faculdade de Direito, Université de Coimbra, 1996.

Bourdieu, Pierre, " Les rites d'institution ", Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n° 60, septembre 1985, p. 58-63.

Braga, Teófilo, História da Universidade de Coimbra, tomes I & II, Lisbonne, Por Ordem da tipografia da Academia Real das Ciências, 1892-1895.

Ceremonial para la investidura de nuevos doctores, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1954.

Correia, Fernando, Vida errada. O romance de Coimbra, Coimbra Editora, 1933.

Dias, Da Silva J.S., Regimento escolar da Santa Cruz de Coimbra (1537), Université de Coimbra, 1974.

Estatutos da Universidade de Coimbra (1772), 3 vols., Coimbra, II Centenário da Reforma Pombalina, Por Ordem da Universidade, 1972.

Echeverría, Lamberto de, Presentación de la Universidad de Salamanca, Salamanca, Caja de Ahorros y Monte de Piedad de Salamanca, 1985.

Figueiredo, A[ntónio] C[ândido] Borges [de], Coimbra antiga e moderna, Almedina Coimbra, 1996 (1886).

Fine, Agnès, Parrains, marraines. La parenté spirituelle en Europe, Paris, Fayard, 1994.

Galino, Francisco, Del Protocolo y Ceremonial Universitario y Complutense, Madrid, Editorial Complutense, 1999.

Frias, Anibal, Le monde universitaire et la Praxe académica. Cultures académiques et traditions étudiantes : l'Université de Coimbra, thèse de doctorat d'anthropologie, Université de Paris X Nanterre, 2 vols., 2003.

Gaffiot Félix, Dictionnaire abrégé Latin Français, Paris, Hachette, 1936.

Le Roy Ladurie, Emmanuel (avec la collaboration de Jean-François Fitou), Saint-Simon ou le système de la Cour, Paris, Fayard, 1997.

Le Goff, Jacques, " Dépenses universitaires à Padoue au XVe siècle " (1956), Idem, Pour un autre Moyen Âge. Culture et travail en Occident : 18 essais, Paris, Gallimard, 1977, p. 147-161.

Le Goff, Jacques, " Le rituel symbolique de la vassalité " (1976), Idem, Pour un autre Moyen Âge. Culture et travail en Occident : 18 essais, Paris, Gallimard, 1977, p. 349-420.

Loureiro, José Pinto, O teatro em Coimbra. Elementos para a sua História (1526-1910), Coimbra, Edition de la Câmara municipal, 1959.

Mauss, Marcel, " Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques " (1924), Idem, Sociologie et Anthropologie, Paris, PUF, 1983 (1950), p. 143-279.

Moulin, Léo, La vie des étudiants au Moyen Âge, Paris, Albin Michel, 1991.

Oliveira, António de, " O quotidiano da Academia ", História da Universidade em Portugal, volume I, tome II (1537-1771), Coimbra, Université de Coimbra/Fondation Calouste Gulbenkian, 1997, p. 619-692.

(Os) Primeiros Estatutos da Universidade de Coimbra, Coimbra, Introd. de Manuel Augusto Rodrigues et trad. de Maria Teresa Nobre Veloso, Coimbra, Arquivo da Universidade de Coimbra, 1991.

Polo Rodríguez, Juan Luis, " Ceremonias de graduación en la universidad de Salamanca, siglos XVI-XVIII ", Miscelánea Alfonso IX 2003, Centro de Historia Universitaria, Universidad de Salamanca, 2004, p. 109-153.

Polo Rodríguez, Juan Luis Et Hernández de Castro, Jerónimo, Ceremonias y Grados en la Universidad de Salamanca. Una aproximación al protocolo académico, Ediciones Universidad Salamanca, 2004.

Rodríguez-San Pedro, Luis E. Bezares, Historia de la Universidad de Salamanca, vol. II : Estructuras, Ediciones Universidad, Salamanca, 2004 (sous presse).

Sanches, António Nunes Ribeiro, Obras, vol. I, Coimbra, Por ordem da Universidade de Coimbra, 1959.

Sanz Hermida, Jacobo, " Vejâmes y gallos en las ceremonias universitarias salmantinas en los siglos de Oro ", Miscelánea Alfonso IX, Centro de Historia Universitaria, Universidad de Salamanca, 2003, p. 155-173.

Torgal, Luís Reis, " Quid Petis ? Os 'Doutoramentos' na Universidade de Coimbra ", Revista de História das Ideias : " Rituais e Cerimónias ", n° 15, 1993a, p. 177-316.

Torgal, Luís Reis, " 'Instrução Pública' — O sentido e a força de um conceito liberal ", José Mattoso (dir.), História de Portugal, vol. 5 : " O Liberalismo ", s.l., Editorial Estampa, 1993b, p. 609-652.

Turner, Victor, Le phénomène rituel. Structure et contre-structure, Paris, PUF, 1990 (1ère éd. 1969).

Van Gennep, Arnold, Les rites de passage, Paris, Editions Picard, 1981 (1ère éd. 1909).

Vasconcelos, Antão de, Memórias do Mata-Carochas, Porto, Tipografia da Livraria Simões Lopes, 1956 (1ère éd. 1905).

Veloso, Maria Teresa Nobre, " Fontes de financiamento do Estudo Geral. Custos de uma carreira universitária em Portugal desde as origens (1290) à Reforma Pombalina (1772) ", Luis E. Rodríguez-San Pedro Bezares (éd.), Las Universidades Hispánicas : de la Monarquía de los Austrias al Centralismo Liberal, vol. I : siglos XVI y XVII, Université de Salamanca, Junta de Castilla y León, Consejería de Educación y Cultura, 2000, p. 505-511.

Villar, Julián Álvarez, La Universidad de Salamanca, vol. III : Arte y tradiciones, Salamanca, Acta Salamanticensia, Historia de la Universidad, 4e édition, 1990 (1972).